



LES BALISEURS DU DESERT

film Tunisien de Nacer Khémir, 1984

Alfred Carol, 1999



Le paysage poussiéreux du désert qui défile le long de la vieille *carraque*. Des homes et des femmes de « village » plus ou moins avachis sur les sièges. L'insti, l'air « homme de ville », qui s'inquiète du lieu où doit descendre ; son regard cherche à identifier la place dans le désert : soudain, une procession d'hommes jeunes passe rapide, comme entraînée par le vent, disparaissent. Il descend du bus au milieu des cailloux et du sable. Le village – quel village ? est là derrière les dunes. Un homme creuse des trous dans le sable ; il cherche, on le saura plus tard, un trésor enfoui. Les gens du village qui viennent l'accueillir en troupe. Le village : dehors citadelle de briques en ruine cuite par le soleil ; dedans, ombre, ruelles, passages, places, patios, demeures, entrées, escaliers, séjours, alcôves, fenêtres. La maison du cheick, sa fille, *binti*, yeux noirs encercles de khol, visage mystérieux encadré d'un voile, démarche majestueuse. Et les enfants qui courent par tout, dans les maisons, par les ruelles, à l'extérieur sur le sable. Le petit Naïm qui vit avec sa grand-mère dans la maison du puits. Le Caid – le



sage – le gardien du livre, qui attendait l'instituteur pour lui passer une mission. Le génie du puits qui sort secourir Naïm. Les « baliseurs du désert », enfants du village partis attirés par une force irrésistible, qui arpentent le terrain autour du village toujours vus et pas vus. Les petits enfants qui font main basse sur tous les miroirs du village puis ils les brisent pour en faire des fleurs de leur jardin des étoiles. Jardin merveilleux placé dans le désert près de la ville, dont les fleurs sont faites de bouts de miroir encastés dans des cônes de boue façonnés par les gamins, et qui rappelle, en mieux, les oeuvres de Richard Long – Gaudi n'est pas loin, non plus.

Voici les syntagmes avec lesquels on articule un beau poème visuel qui développe une suite d'événements de forte composante magique. La logique du

développement n'est pas toujours évidente. On sent que beaucoup d'objets et de situations sont fortement chargés d'une manière symbolique qui peut échapper au spectateur non averti comme c'était mon cas. Et malgré tout on est envoûté et séduit par la beauté et la rigueur des images qui se déroulent à un rythme extrêmement bien contrôlé. Ambiance magique dans un cadre « vrai ». *Realismo mágico* appliqué au cinéma, peut on dire. Scènes d'intérieur, parcours dans les ruelles, promenades dans le désert, vues de la citadelle se succèdent cadencées par un rythme incantatoire. Volets à demi fermés, lumière tamisée, binti, la jeune fille au regard fascinant se tient sur le pas d'une porte fixant le jeune mou'allim, elle présente les paumes de ses mains, elle se retourne et disparaît de l'autre côté de la porte, sans plus.



La grand-mère de Naim tombe malade. Il fait nuit, Naim et sa grand-mère dorment ensemble. On sonne à la porte ; c'est une dame habillée blanc - Je suis une mendicante, je fais, donnez-moi du pain. Lorsque Naim revient avec un bout de pain elle est partie. Dans la salle, la grand-mère de Naim est morte. C'était Dame Mort, et elle à pris avec elle l'âme de grand-mère. C'est l'époque du pèlerinage, le village se vide pour trois jours. Seuls restent Mou'allim et Binti. Mou'allim prend le livre magique. Rêve, on rêve sous le soleil ardent, les deux jeunes sont dans la cour aux fontaines et aux rigoles ; l'eau coule comme le bonheur au paradis. Leurs regards s'embrassent, l'eau coule plus fort. Ils disparaissent dans le désert, on ne les verra plus.

Une barque, une felouque, apparaît ancré dans les sables. Comment est-elle arrivé là ? personne ne le sait bien. Des témoins imprécis donnent des renseignements vagues. Elle serait arrivé dans la nuit et les marins seraient partis avant le lever du soleil. La barque est un cadeau venu d'on ne sait pas où. Un officier de police habillé d'un uniforme blanc ridicule enquête la disparition du mu'allam. Le shij dévoile l'origine du trésor recherché : il a été amené de Corduba par des émigrés chassés par la marée chrétienne. Ah, Corduba, Sivilla, Al-andalous ! La grandeur mythique fait rêver les esprits. La barque est mise en pièces par la foule des habitants qui entendent se dédommager ainsi du trésor raté. Le flic en blanc, apeure, est mis en fuite par l'ambiance de conspiration contre lui.



Dans la dernière scène, le petit Naim se couche avec douceur sur la tombe de grand-mère, sous le ciel étoilé, dans le cimetière au milieu des sables.

Il n'y a pas beaucoup de films avec un souffle poétique tel que « les baliseurs du désert ». Si on lui cherche des copains il arrive de penser à Pasolini dans *Oedipe Rex*, et *Médée*, à cause des paysages et de la lumière. Le Fellini-Satyricon, pour l'ambiance de merveilleux. Plus en arrière, le chien andalou de Buñuel pour la touche surréaliste. *Brasil-Central* pour une spiritualité dans la pauvreté. Un lyrisme descriptif pareil se retrouve peut-être dans *Sunrise* de F.W Murnau et dans la *Symphonie pour une Cité*. Et peut-être, plus qu'avec n'importe quelle autre, on trouve chez *Les baliseurs du Désert* une grande fraternité avec les *Rêves de Kurosawa*, le Maître.



"C:\Documents and Settings\carol\Mis documentos\Cinema\Arab\Les baliseurs du desert\Les baliseurs du desert.doc"